



Alessandro D'Avenia en 2015. PHOTO LEONARDO CENDAMO. LEEMAGE

# Alessandro D'Avenia, la force fragile



## C'est par la lecture assidue des écrits pessimistes du poète italien Leopardi que le romancier et scénariste a tiré des leçons de vie qu'il évoque dans un échange épistolaire imaginaire.

**B**ien sûr, tout le monde se les pose, ces questions : est-il possible à la vie de ne pas «*succomber aux défaites, aux faillites, aux souffrances*» et de les transformer en «*aliments indispensables à nourrir l'existence*» ? Où sont les passions heureuses, profondes, durables ? Pourquoi le destin subi n'est pas toujours une destination voulue ? Peut-on apprendre «*le pénible métier de vivre jour après jour de façon à en faire un art même de la joie quotidienne*» ? D'aucuns assurent connaître les réponses, et se disent même capables de donner (un peu comme les pronostiqueurs qui dévoilent les numéros des chevaux gagnants mais ne semblent pas être si richissimes pour les avoir joués eux-mêmes) d'innombrables «recettes du bonheur». D'autres les cherchent, péniblement. Ou les trouvent soudainement – par une rencontre, avec quelqu'un(e) le plus souvent, avec quelque chose parfois, un livre, une pensée, une foi, une cause, une activité, un art.

C'est arrivé à Alessandro D'Avenia, qui a donc trouvé le secret de l'«*art d'exister sans peur de vivre*». Celui qui le lui a révélé est la personne à laquelle on songerait le moins. Un immense poète certes, le plus grand, avec Dante, de ceux que la littérature italienne a produits, et un philosophe, mais réputé angoissé, torturé, un enfant qui s'est abîmé les yeux et le dos dans la bibliothèque de son père à lire, écrire, traduire les classiques gréco-latins à l'âge où l'on joue à la marelle, un adolescent mélancolique, confiné dans un bourg de province, étouffé par sa famille, un homme qui a tiré sa vie avec les dents et est allé de déception en déception, de souffrance morale en souffrance physique et maladie : Giacomo Leopardi, né dans les Marches en 1798, mort à Naples le 14 juin 1837.

**Best-sellers.** Oui, c'est auprès de Leopardi qu'Alessandro D'Avenia a appris à se guérir du «*vice affreux de ne pas se sentir à la hauteur de la vie*». Le paradoxe n'est qu'apparent, car le poète de Recanati, tel que le voit D'Avenia, ressemble assez peu à l'image que de lui donnent la tradition et les manuels scolaires, l'image du «bossu», moqué, solitaire et silencieux, du théoricien du pessimisme, en qui Schopenhauer reconnut son frère spirituel. Guidé par une «*passion absolue*», qu'il «*gardait à l'intérieur de lui-même et alimenta de sa fragile existence durant les trente-neuf années où il séjourna sur Terre*», il serait plutôt un «*chasseur de beauté*», entendue comme la «*plénitude qui se dévoile dans les choses quotidiennes pour qui sait en saisir les indices*», et un «*prédateur de bonheur*», dont la poésie est «*un message enfermé dans une bouteille*», qui «*peut nous sauver la vie*».

«*Tu es l'homme grâce auquel je puis, chaque fois que je le peux, faire entrer une nuit étoilée*



*dans ma chambre, une pleine lune dans ma classe.» Alessandro D'Avenia n'a cessé d'être habité et ravi par Leopardi. Aujourd'hui il lui écrit. *L'Art d'être fragile* est en effet une «correspondance» imaginaire entre un romancier actuel et un mythe littéraire tenu pour être un «ami spécial», à qui il demande : «*Enseigne-nous, Giacomo, cet art d'espérer.*» Le livre,*

qui captive tant par son entrain ou son ardeur que par la simplicité et l'élégance de son écriture, n'est évidemment pas une «étude sur Leopardi», bien que le Leopardi qui s'en dégage soit assez inédit.

La quarantaine séillante, editorialiste, scénariste, docteur ès lettres (avec une thèse sur les Sirènes chez Homère, dans leur rapport



avec les Muses), Alessandro D'Avenia a connu le succès dès son premier roman, *Blanche comme le lait, rouge comme le sang* (Livres de poche, 2013), vendu dans le monde à plus d'un million d'exemplaires et adapté au cinéma par Giacomo Campiotti : ses autres livres ayant été aussi des best-sellers, il est le professeur de lycée (italien, latin et grec) le plus en vue d'Italie aujourd'hui, un «prof 2.0» qu'on imagine bien dans un remake du *Cercle des poètes disparus*. *L'Art d'être fragile* a reçu un accueil enthousiaste dans la Péninsule, confirmé par le succès de la pièce de théâtre qui en a été tirée, et est en passe d'être traduit dans le monde entier. Il est vrai que le livre, dont on ne saurait dire à quel genre il appartient – roman, poème, essai philosophique ? – est tout à fait étrange, car, aussi enthousiaste soit-il dans le désir de transférer au lecteur l'enseignement vital que l'auteur a reçu en cadeau de Leopardi, il ne contient absolument rien qui ressemble soit à une «leçon», sûre de sa vérité, soit à une «invitation» quelque peu mystique, romantique, sinon mièvre : il fuit délibérément toute simplification, «*parce que la vie n'est jamais simple*», et propose la difficile tâche de devenir «*un peu plus simples, avec un regard plus pur sur la vie*».

**Références.** Alessandro D'Avenia rappelle deux projets que Leopardi ne put réaliser : il aurait voulu, comme il le note dans le *Zibaldone* en avril 1827, écrire une *Lettre à un jeune homme du XX<sup>e</sup> siècle*, et, d'autre part, écrire un poème, «*en prose et en vers*», sur les âges de l'homme. C'est la «*fidélité*» à ces deux projets inachevés qui «organise» les sections de *L'Art d'être fragile*, dont chacune, illuminée par les références aux lettres, aux «petites œuvres morales», aux poèmes leopardiens («l'Infini», «le Genêt», «A Silvia», «Chant nocturne d'un berger errant de l'Asie», «A la lune»...), veut à son tour, pour le lecteur (ou, en classe, pour les élèves), éclairer «*les passages de l'existence humaine*», soit : «*Adolescence, ou art d'espérer; maturité, ou art de mourir; réparation, ou art d'être fragile; mourir, ou art de renaître.*»

Il n'en résulte aucun vade-mecum servant à mieux vivre ou trouver le bonheur : mais un éloge de la fragilité, une fragilité atavique qu'il n'y a pas lieu de fuir, nier ou cacher, mais que l'on doit accueillir – entre autres grâce à la littérature – comme une dimension fondamentale de l'existence, qui peut être transmuée et, à partir même de nos échecs et nos malheurs, servir nos vocations. Si, du moins, on sait percer l'illusion que la vie ne serait que dans le moment présent, et juger vaine la recherche de la puissance et de la perfection à laquelle pousse frénétiquement la société d'aujourd'hui. «*Espérer n'est pas le vice de l'optimisme, mais le vigoureux réalisme de la fragile graine qui accepte l'obscurité de la terre pour devenir un arbre.*»

**ROBERT MAGGIORI**

ALESSANDRO D'AVENIA  
**L'ART D'ÊTRE FRAGILE,  
COMMENT UN POÈTE  
PEUT SAUVER TA VIE**

Traduit de l'italien par Georges Zagara,  
PUF, 280 pp., 19 €.